

*Ch. Perelman*

Métaphysique, éthique et langage chez Spinoza

*Offprint from*

SPINOZA — HIS THOUGHT AND WORK

Jerusalem 1983

The Israel Academy of Sciences and Humanities

## CH. PERELMAN

*Brussels*

### Métaphysique, éthique et langage chez Spinoza

Métaphysique, éthique et langage chez Spinoza

J'AI ÉCOUTÉ avec grand intérêt l'exposé du Professeur Strawson, et je sympathise avec ses analyses et ses critiques. Mais je me demande quelles seraient les réactions de Spinoza à ce que nous venons d'entendre, et spécialement aux objections qui lui ont été présentées dans la perspective d'une phénoménologie de la délibération ou de l'analyse de l'acte moral ou de notre sens de la liberté.

Sa première réaction aurait sans doute été de récuser des descriptions fondées sur des notions confuses et une connaissance inadéquate de ce qui constitue tant notre moi que notre action et notre liberté. Car, pour les apprécier, il ne faut pas partir de ce que le sens commun et l'opinion commune nous enseignent, mais de ce qui est objectivement valable ; pour en juger, il faut d'abord être convaincu de la vérité de sa philosophie, et ensuite redéfinir toutes les notions conformément à ce que celle-ci exige et récuser comme illusoirs ou imaginaires toutes les notions qui ne sont pas susceptibles d'une telle réduction.

Citons, à ce propos quelques passages de l'*Éthique* (ed. Pléiade, *Oeuvres Complètes*, Paris 1954) qui éclairent et justifient mon interprétation.

L'explication qu'il nous donne à la fin de la 3ème partie, après la définition de l'indignation (déf. XX) est la suivante : "Je sais que ces noms (des sentiments) ont, dans l'usage commun, une autre signification. Aussi bien mon dessein est-il d'expliquer, non la signification des mots, mais la nature des choses, et de désigner celles-ci par des termes dont la signification usuelle ne s'éloigne pas absolument de celle avec laquelle je veux les employer..." (pp. 475-476).

C'est ainsi que, sans se préoccuper de l'usage commun et de ce que pourrait nous apprendre une analyse linguistique, il nous dira que "cause" et "raison" sont synonymes (Préface de la 4ème partie, p. 488), que "par bon, j'entendrai ce que nous savons avec certitude nous être utile" (déf. p. 490), que "par fin, pour laquelle nous faisons quelque chose, j'entends l'appétit" (déf. VII, p. 491), "par vertu et puissance, j'entends la même chose..." (déf. VII, p. 491).

Il dira que “nous sommes actifs lorsque, en nous ou hors de nous, il se produit quelque chose dont nous sommes la cause adéquate, c'est-à-dire... que l'on peut comprendre clairement et distinctement par notre seule nature” (4ème partie, déf. II, p. 413); “. . . les hommes se croient libres par la seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés . . .” (3ème partie, prop. II, scolie, p. 418). Il en résulte que c'est seulement par l'entendement que nous sommes dits actifs (5ème partie, prop. XL, corollaire, p. 593). Est libre celui qui est conduit par la Raison seule (4ème partie, prop. LXVIII, p. 548).

Il en résulte que non seulement toute délibération est l'expression de la confusion de nos idées, mais que croire à une décision libre, qui devrait en résulter, c'est “rêver les yeux ouverts” (3ème partie, prop. II, scolie, p. 419).

Pour lui, la liberté n'est que conformité à la raison, de sorte que “ce que la raison conseille à un homme, elle le conseille à tous les hommes” (4ème partie, LXXII, p. 551). Toutes les décisions libres sont donc impersonnelles, et conformes à la vérité.

Tout ce qui s'écarte de ces vues, et qui est relatif au bien et au mal, au mérite et à la faute, à la louange et au blâme, à l'ordre et à la confusion, à la beauté et à la laideur (Appendice, p. 347), ce ne sont que des préjugés fondés sur l'illusion. Toute valeur qui n'est pas réductible à une tendance naturelle, à l'accroissement de la puissance, n'est qu'un produit de notre imagination. C'est ainsi qu'il identifie la perfection à la réalité (2ème partie, déf. VI), que le bien et le beau ne sont que ce qui est utile, que le juste et l'injuste sont des notions extrinsèques, et non des attributs qui expliquent la nature de l'esprit (4ème partie, prop. XXXVII, scolie, p. 523).

Si l'on veut s'opposer à Spinoza, il ne suffit pas d'opposer à ses thèses les analyses conformes à l'opinion commune, mais il faut prendre position à l'égard de sa philosophie du langage. Peut-on vraiment prendre le modèle mathématique comme unique modèle de la connaissance adéquate, peut-on réduire la liberté à la conduite conforme à la vérité et à la raison, peut-on concevoir l'univers comme un système dont tous les éléments sont entièrement déterminés, peut-on négliger tout aspect du langage qui ne consiste pas en notions communes? Nous sommes tentés de prendre le parti de Strawson plutôt que celui de Spinoza parce que, sur toutes ces questions, nous avons tendance à répondre négativement, alors que Spinoza fournit une réponse positive; mais aussi parce que l'idéal de Spinoza — la création d'une société universelle fondée sur la connaissance de la vérité — nous semble une illusion dont nous ne pouvons nous contenter.

